Document generated on 06/06/2025 10:58 a.m.

Petite revue de philosophie

Sauvages ou civilisés ?

Réal Rodrigue

Volume 1, Number 1, Fall 1979

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1105674ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1105674ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)
2817-3295 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rodrigue, R. (1979). Sauvages ou civilisés ? *Petite revue de philosophie*, *1*(1), 91–100. https://doi.org/10.7202/1105674ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sauvages ou civilisés?

Réal Rodrigue

Professeur au département de philosophie

L'écoute sympathique de l'Amérindien, pour longtemps encore sans doute, restera le fait d'une minorité parmi les Blancs. La majorité en effet considère que les communautés amérindiennes doivent normalement disparaître. C'est que nous pensons leur développement en termes évolutifs: nous posons en principe que les communautés traversent inéluctablement une phase primitive avant de connaître la phase civilisée. Ce schéma, fortement enraciné dans notre mentalité, nous fait trouver " normale " la disparition de ces communautés primitives. C'est ainsi que très tôt nous avons compris et en conséquence supprimé les différences amérindiennes.

Si nous ne réussissons pas à vaincre ce préjugé, car c'en est un, on ne voit pas comment et pourquoi les gouvernements des hommes blancs agiraient dans l'avenir autrement que par le passé. L'histoire nous éclaire sur le comportement politique du Blanc; Sitting Bull résumait de la manière suivante sa vision des faits: " Quel traité le Blanc a-t-il respecté que l'homme rouge ait rompu? Aucun. Quel traité l'homme blanc a-t-il jamais

passé avec nous et respecté après? Aucun " (1). L'homme blanc, selon le témoignage unanime des Amérindiens, fut à peu près toujours destructeur et menteur (2).

Il n'y a pas si longtemps, soit en 1972, lorsque le gouvernement du Québec décidait de construire des barrages hydro-électriques sur les rivières et les bassins de la Baie James, il le faisait sans considérer le droit des Cris qui habitaient ce territoire depuis des siècles. De façon similaire, lorsqu'aujourd'hui le gouvernement du Canada envisage de faire passer un oléoduc dans la Vallée du Mackenzie, il ignore les droits des Dénés. Tout en ayant bonne conscience, nous continuons " d'ignorer " dans les faits les peuples aborigènes, leurs coutumes, leurs droits, leur philosophie. Comme par le passé, portés par les mêmes prétentions à jouer les civilisés, nous continuons de réduire leurs différences.

Ils proclament pourtant leurs différences à qui veulent les entendre. Non seulement la plupart d'entre les hommes blancs, encore aujourd'hui, ne les entendent pas, mais ne savent même pas qu'existe une véritable " renaissance amérindienne " (3).

Pour pouvoir les entendre, il est sans doute nécessaire de reviser la façon de penser notre rapport aux autres. Sans cette mise en question radicale, on ne voit pas comment pourrait être déraciné le vieux préjugé suivant lequel nous serions, nous les Blancs, les civilisés, et eux, les Amérindiens, les sauvages.

(1) *Pieds nus sur la terre sacrée,* Paris, Denoel Gonthier, coll. Médiations, p. 89.
(2) Ibid., p. 93.
(3) *La renaissance amérindienne,* revue Monchanin, vol.VIII, no. 1, Montréal.

Notre propos est d'aider à cette remise en cause de notre façon habituelle de penser l'autre, en occurrence ici l'Amérindien. La lecture critique que nous ferons de la première relation des Jésuites en Nouvelle-France n'a pas d'autre but: apprendre à découvrir ce préjugé tenace, caché mais non pas invincible, prendre conscience que notre façon de penser l'autre a consisté à toute fin pratique dans ce cas précis à le supprimer. Si l'intolérance peut être définie comme la suppression de l'autre en tant qu'autre, on verra que la philosophie qui s'inscrit en marge de cette critique ne peut manquer d'être tolérante, car elle obéit aux différences et les respecte, cherche le respect de soi dans le respect de l'autre. Une telle philosophie, ouverte et respectueuse de l'autre en tant qu'autre, rencontre pleinement celle des Amérindiens.

Nous nous proposons donc d'examiner ici la relation du père Biard. Ce texte, rédigé en 1611, est d'autant plus intéressant qu'il émane d'une personne qu'on pourrait dire fiable, et non pas de quelques marchands ou trafiquants de l'époque évidemment intéressés à obtenir en échange de quelques babioles les fourrures qui seront revendues à fort prix sur les marchés européens. Au contraire de ces gens intéressés et portés à déformer les faits pour sauvegarder leurs intérêts, l'auteur doit être en principe et en pratique imbu d'une réelle charité chrétienne. Mais tout imbu de charité chrétienne qu'il soit, cela ne l'empêchera pas d'établir des comparaisons entre les Blancs et les Amérindiens, et d'utiliser significativement lui aussi les termes de civilisés et de sauvages pour qualifier leurs différences.

Dès l'abord, ce qui est fort intéressant à remarquer dans la relation, c'est l'admiration, voire l'enthousiasme, que le père jésuite manifeste à l'endroit des Amérindiens qu'il lui a été donné de connaître. Décrivant leur vie de semi-nomades, il ne peut en effet s'empêcher d'en signaler tout le charme réel: ..." leurs iournées ne sont tout que beau passe-temps. Ils n'ont iamais haste, bien diuers de nous, qui ne sçaurions iamais rien faire sans presse et oppresse dis-ie, parce que nostre désir nous tyrannize, et bannit la paix de nos actions " (4).

Comme s'il avait besoin de se persuader qu'il ne rêve pas ou qu'il veut être pris au sérieux par son supérieur, il poursuit la comparaison un peu plus loin et en tire les mêmes conclusions: ... " Ils ne s'offencent guere qu'on sache; ie dis, qu'on sçache, car nous n'en auons rien veu, ains tousiours un grand respect et amour entre eux; ce qui nous donnoit vn grand creue-coeur, lors que nous tournions les yeux sur nostre misere: car de voir vne assemblée de François, sans reproches, mespris, enuies et noises de l'un à l'autre, c'est autant difficile que de voir la mer sans ondes, ne fust dedans les cloistres et couuents, où la grace predomine à la nature."

Dans la même veine, il ajoute que ce respect et cet amour mutuel s'expriment de la manière la plus concrète: " Ils ne sont nullement ingrats entre eux, ils s'entre-donnent tout. Nul n'oserait esconduire la priere d'vn autre, ny manger sans luy faire part de ce qu'il a."

(4) *Relations des Jésuites,* 1611-1636, tome 1, éd. du jour, p. 11.

Mais, à un moment donné, quelque chose d'important se produit dans le texte. Au chapitre suivant en effet, aussi étrange que cela puisse paraître, il les décrit nommément comme des sauvages: " Aduisez combien veritablement et emphatiquement a parlé le sainct Esprit par la bouche d'Isaie de ces pauvres Sauuages dispersez, soubs la metaphore propre et conuenable d'vn grand verger ou parterre sauuagin et forestier. Il ne faict que fleurir encore; sur le temps de la recolte, dit-il, il germe quand il deburoit estre venu à maturité " (5).

Tout se passe comme si, fidèle jusque là à rapporter les faits tels qu'il a pu les observer, il devait changer d'attitude: après avoir été observateur sympathique de cet autre, ne pas oublier qu'il est d'abord et avant tout missionnaire. C'est pourquoi sans doute, contre l'évidence et son sentiment intime, il déplore ce manque fondamental: quoiqu'ils mènent une vie libre et heureuse, qu'ils pratiquent manifestement entre eux et avec les étrangers l'amour fraternel, ils ne sont tout de même pas civilisés! Précisément, que leur manque-t-il donc? Voici ce que laissait entendre le métaphore tirée du livre d'Isaie: " Car certainement ce pauure peuple, comme vn grand plant de Sauuageons mal nez et de mauuaise venue, quand par le laps et experience des siécles il deburoit estre venu à quelques perfections des arts, sciences et raison, qu'il en deuroit auoir produit fruict abondant en philosophie, police, moeurs et commoditez de la vie, qu'il deburoit estre desia disposé à la maturité du sainct Euangile, pour estre recueilly en la maison de Dieu, voilà qu'on ne le void sinon chetif et rare " (6).

(5) Id., p. 15.
(6) Id., p. 16

Il est évident ici qu'il est davantage intéressé à justifier la mission de l'homme blanc qu'à tenir le rôle de fidèle observateur. Ici, c'est le civilisé qui parle, c'est-à-dire quelqu'un qui se croit chargé d'une mission. Et c'est peut-être le trait le plus caractéristique du civilisé: il vient apporter les Lumières de sa culture aux nations sauvages. Les Lumières sont: les techniques, les sciences et la philosophie européennes, les lois, la morale et le confort, l'Evangile.

Mais ce qui est curieux, c'est l'espèce d'auto-aveuglement du "civilisé" ou du "chargé de mission". Il ne voit pas du tout, malgré le récit qu'il a fait antérieurement et qui parle de lui-même, que les Amérindiens disposaient à leur manière d'un code de bon comportement, d'une science, de techniques, de commodités, etc...

La relation du père, manifestement, n'est plus objective à partir d'un certain point mais complètement régi par ses a priori culturels. Nul doute, pour lui, malgré la preuve du contraire (en se basant sur ses observations personnelles), que la culture des Européens soit supérieure à la culture sauvage. L'évaluation n'est pas faite sur la base des faits mais d'a priori culturels.

Il est évident qu'il a pu se demander, alors même qu'il était en train d'écrire, si le contraire n'était pas vrai. Il disposait lui-même, à partir de son expérience personnelle, de la preuve du contraire. Ainsi écrira-t-il au chapitre X: " ie ne sçay si en verité ils n'ont point de bonne raison de preferer comme ils font, leur felicité à la nostre " (7).

(7) Id., p. 20.

Mais en se ravisant, en s'écoutant, en écoutant seulement ce qu'il croit, sans considération pour ce qu'il connait des Amérindiens, décide-t-il de porter ce jugement lourd de conséquence pour l'histoire: " Il est vray, neantmoins, qu'ils sont purement et absolument miserables, tant parce qu'ils n'ont aucune part en la fecilité naturelle qui est en la contemplation de Dieu et cognoissance des choses grandes et perfection des parties nobles de l'âme, comme principalement parce qu'ils sont hors la grace de nostre Seigneur Iesus-Christ " (8).

Ainsi, en dernier ressort, le seul critère sur lequel puisse s'appuyer le père jésuite pour en faire des sauvages repose sur des considérations strictement religieuses. En dehors de ces dernières, il lui faudrait admettre que les Amérindiens ont raison somme toute, comme il l'a écrit quelques lignes auparavant, de préférer leur mode de vie à celui des blancs. Or, les considérations sur lesquelles il s'appuie s'avèrent à l'analyse extrêmement fragiles. Est-il vrai qu'ils ignorent la félicité de la vie contemplative, qu'ils n'aient pas de connaissance au sujet de l'esprit, qu'ils soient hors de la grace?

Ce qui est vrai, c'est que leur façon de contempler Dieu diffère considérablement de celle des civilisés. Le Dieu qu'ils remercient c'est le Dieu qui a fait la Terre et leur envoie chaque jour de quoi vivre heureux, l'Esprit qui fait que le castor devient abondant et que le cerf se multiplie. Chaque animal, pour le chasseur amérindien, était comme un don de l'Esprit. C'est pourquoi d'ailleurs

(8) Id., p. 20.

témoignait-il pour l'animal, vivant ou abattu, un tel respect. C'est en respectant la nature, en l'aimant, qu'ils manifestaient leur amour pour Dieu.

On ne comprend rien à ce respect, celui-là même qu'avait pu observer le père jésuite, sans aller au coeur de cette spiritualité naturelle. A ce propos, nous nous contentons de citer le témoignage d'Ohiyesa: " Dans la vie de l'Indien, il n'y a qu'un devoir inévitable - le devoir de prière - la reconnaissance quotidienne de l'Invisible et de l'Eternel.Ses dévotions quotidiennes lui sont plus nécessaires que sa nourriture de chaque jour. Il se lève au petit jour, chausse ses mocassins et descend à la rivière. Il s'asperge le visage d'eau froide ou s'y plonge entièrement. Après le bain, il reste dressé devant l'aube qui avance, face au soleil qui danse sur l'horizon, et offre sa prière muette. Chaque fois qu'au cours de sa chasse quotidienne, l'homme rouge arrive devant une scène sublime ou éclatante de beauté... il s'arrête un instant dans la position d'adoration. Il ne voit pas le besoin de distinguer un jour parmi les sept pour en faire un jour saint puisque pour lui tous les jours sont ceux de Dieu " (9).

Comme on le découvre rapidement, le Dieu qu'adoraient les hommes blancs à cette époque apparaît en contraste un Dieu plus éthéré. En effet, pour les Blancs qui croient, Dieu se révèle non pas naturellement mais de manière privilégiée, unique, à travers Jésus-Christ.

En résumé, l'opinion selon laquelle l'Amérindien serait un sauvage paraît davantage un préjugé qu'une

(9) *Pieds nus sur la terre sacrée,* Denoel, p. 42

vérité. Au contraire, sur la base de ce seul texte, on serait porté à croire que les blancs qui entrèrent en son contact se méprirent totalement sur son compte. N'était-il pas, en réalité, hautement civilisé au sens noble du terme?

Quoiqu'il en soit, ce que la descendance a retenu, comme on sait, c'est que tous les Indiens furent cruels, idolâtres, anarchiques (sans lois ni tribunaux dûment mandatés par le Roi ou l'Etat), polygames, bref des " sauvages ".

Malgré la force du préjugé et le bloquage psychologique qu'il crée encore de nos jours chez la majorité des descendants européens, il est cependant possible aujourd'hui - pour toutes sortes de raisons dont nous ne voulons pas faire état ici - de devenir plus critique à l'égard de cette façon de penser. Les travaux des ethnologues, mieux encore les témoignages des Amérindiens eux-mêmes (et des Inuit), permettent un tel renversement. En relativisant de la sorte notre point de vue sur l'autre, nous nous exposons en conséquence à une transformation politique radicale: passer d'un règne d'ignorance et d'intolérance à un règne de reconnaissance et de justice. Mais comment réussir cette distanciation, ce recul, comment rendre désirable cette transformation radicale sans d'abord porter un regard plus attentif à la réalité amérindienne, écouter d'une oreille moins distraite ce que l'Amérindien lui-même a à nous dire? C'est alors que nous verrons apparaître nettement nos préjugés, ce que nous avons appelé nos a priori culturels dont le plus dévastateur est peut-être que nous sommes, nous les Blancs, " civilisés "